

*Ce texte est né des réflexions fécondes qui ont été tenues dans l'atelier de peinture autour du thème de « l'homme debout » ...il trouve tout à la fois son point de départ et son achèvement dans les œuvres ici présentées qu'il ne fait qu'accompagner...*

« Être debout » : comment ne pas être frappé par le caractère à la fois impérieux et intenable de cette exigence ?

Il serait à la fois fatigant de l'être sans cesse et inacceptable de ne jamais se résoudre à cette injonction, brandie comme le parangon même de l'effort volontaire : « Allez redresse-toi, mets-toi donc debout ! ». A la fois donc injonction matinale « debout ! » et impératif moral « rester debout ».

Dans l'expression de l'« homme debout » s'entend d'entrée de jeu le double héritage : celui de l'hérédité et celui de l'histoire. Se redresser et marcher sur deux jambes, ce qui libère du même coup les mains et le regard qui peut alors se donner de l'horizon : par cela même l'homme s'éloigne définitivement des grands singes. C'est alors que commence ce « redressement » qui ne va plus finir, qui va se charger de sens métaphysique, moral, politique pour devenir l'identité même de l'homme, ou du moins, celle-là même que l'on rêverait d'avoir ...une fois pour toutes et qui va se construire dans l'histoire.

L'éducation du petit enfant, elle, préférera définitivement « l'élever » que le « dresser » pour le mettre debout, lui apprenant que la dignité de l'homme est toujours à chercher du côté précisément de ce qui l'empêche de se courber.

Les premières figures qui viennent à l'esprit sont d'ordre politique : les révolutions où les hommes se dressent contre l'ordre établi, le

« héros » qui seul contre tous va réussir à légitimer un combat. Philosophiquement pourtant il nous appartient de ne pas fossiliser ces figures, de ne pas en faire des sortes d'icônes tellement extraordinaires qu'elles demeureraient inaccessibles et renverraient toute vie à « n'être qu'une petite vie ». Il faut pour que ces figures continuent de travailler notre histoire, qu'elles soient « vivantes » au sens humain du terme c'est -à -dire ici hantées de faiblesses et de fragilités, construisant tout à la fois par et contre des fêlures intimes : seulement alors elles peuvent être prises comme modèle d'identification et devenir emblématiques du véritable courage politique. Bref il y a -bien visible- l'étendard poing dressé dont se nourrit l'iconographie héroïque et puis il y a cette humanité blessée où s'est révélée la nécessité de lutter, où très vite est apparu qu'il ne pouvait y avoir d'autres choix possibles. Et ces figures mettent alors l'engagement à notre portée : de les connaître et de suivre leur lutte au quotidien rend l'indifférence difficile à assumer.

L'homme debout c'est un corps qui se dresse mais en même temps c'est autre chose qui est montré ou plus exactement qui est signifié. Il s'agit de rendre visible dans une sorte d'évidence de la posture d'une souveraineté de l'homme : l'homme qui marche, l'homme qui travaille et donc l'homme qui a réussi à passer outre sa nonchalance, sa paresse, sa fatigue, son dégoût. Au point que « l'homme debout » est moins une posture qu'une valeur. Mais si dans le fait de se dresser une forme de triomphe est toujours entendue- peurs vaincues, effort accompli ...-ce qui est tout aussi

présent c'est qu'il a fallu tout un long périple pour y parvenir, c'est qu'être debout est tout sauf une évidence.

De même que la marche est un équilibre né d'un déséquilibre sans cesse compensé, de même le fait de se tenir debout se consolide des vacillements même qu'il génère : j'ai fait un acte courageux mais il me faut ensuite être à la hauteur de cet acte et cela devient difficile et il me faut souvent repasser par des zones d'ombre. Ce que l'antiquité grecque avait bien révélé : il n'est pas possible de se tenir une fois pour toutes en pleine lumière car l'aveuglement est alors assuré.

Voilà c'est cela qu'il faut comprendre – presque avec soulagement : il n'est pas possible de se tenir toujours debout car de figure du vivant cette position deviendrait celle figée de la statue. Pour que « l'homme debout » résonne comme un forme même d'accomplissement, il faut inlassablement rappeler que c'est ce vers quoi il faut tendre coûte que coûte, comme si cette injonction : « Mets -toi debout ! » aurait puissance par son seul rappel d'invalider tous les « à quoi bon ! ».

Mais une inquiétude surgit : et si « l'homme debout » était un homme seul ? Spontanément comme cela il nous apparaît que les formes de convivialité s'organisent plutôt dans un espace de causerie, dans une horizontalité, quand assis près de l'autre j'échange des mots, des mets. L'homme debout au contraire a pour axe la verticalité prompte sans doute à générer le respect

mais impuissante trop souvent à tisser des liens qui l'encombrieraient dans son cheminement.

Et nous voilà revenus à cette figure malgré tout exemplaire ou dangereuse parfois comme un tribun qui exhorterait les foules et les mènerait vers des formes de violence inacceptables et pourtant si aveuglement consenties. Comme si « l'homme debout » ne pouvait qu'être porteur d'une parole qu'il faut entendre mais qui peut également être autoritaire, une parole qui peut tout à la fois porter vers la lumière mais qui peut aussi terrasser.

Où que l'on se tourne , l'« homme debout » porte trace des tensions de l'homme, de son assise terrestre et de son regard là-bas au loin dans le ciel étoilé , tel un trait d'union qui n'unit que parce qu'il est sans arrêt tiraillé entre les deux, avec cette exigence qui lui échoit : porter l'horizontalité du monde à bout de bras.

*Valérie Badaracco*